

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficiência visuelle et le
studio typographies.fr

CRÉPUSCULE

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Fantaisie allemande
Au revoir Monsieur Friant

PHILIPPE CLAUDEL
de l'académie Goncourt

CRÉPUSCULE

Roman



© Éditions Stock, 2023.
© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0655-1

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*Pour Dominique, mon essentielle,
qui d'une matière confuse
a fait naître ce livre*

Si vous grattez les ors et les vernis, vous finirez toujours par découvrir les ténèbres.

Leo Perutz
La Naissance de l'Antéchrist, 1921

I

L'Adjoint, qui répondait au nom antique de Baraj, était tout encombré de sa personne et en particulier de sa grosse tête couverte d'une chevelure bouclée ras. Il se taisait et jetait avec ses yeux jaunes des regards inquiets vers son supérieur, le Policier, qui venait de s'agenouiller près du cadavre. Autour d'eux, la nuit d'hiver régnait, coupante de froid et peinte d'encre.

Baraj était un homme au milieu de l'existence, qu'il suivait comme un chemin inconmode. À preuve son embarras constant, et cette façon d'avoir peur des mots au point souvent de mâcher du silence pendant des heures de ses dents noircies par le tabac qu'il chiquait le soir, face au feu mourant de sa cheminée, tout en caressant Mes Beaux, deux grands chiens qui occupaient son cœur et sa raison.

Il ne savait jamais quoi faire non plus

de ses mains qu'il avait épaisses, larges, eczémateuses et gonflées. Par sa timidité pataude et sa masse, l'Adjoint évoquait un bœuf ou un cheval de trait. Ne lui manquait que le piquet auquel l'attacher pour le temps de sa vie, et le merlin pour la finir.

Pour autant, il n'était pas idiot ainsi qu'on aurait pu le croire de prime abord. Sa connaissance de la petite ville, de la contrée et des habitants était remarquable. Il pouvait réciter la généalogie de toutes les familles des hameaux environnants, et cela jusqu'à la Frontière. Il avait également la mémoire des visages et des voix, et celle de la géographie, du cadastre, du nom des minéraux, des essences d'arbres et des variétés de simples, de la sauvagine et de toutes les autres bêtes. Son dévouement au Policier était sans faille car il considérait la hiérarchie comme un ordonnement indiscutable.

Le Policier s'appelait Nourio. Il était de taille médiocre, de visage olivâtre, et tout

en os. Il portait un uniforme d'on ne savait quelle armée, que les ans et l'usure avaient fini par faire ressembler à un accoutrement de chasse.

Dans ce qui avait dû être une cartouchière, et qu'il portait en bandoulière, il fourrait papiers, carnets et crayons. Une petite corne de battue, en cuivre et cabossée, dépassait de la poche droite de son pantalon de drap vert.

Quand il avait fait son apparition, on s'était étonné de sa tenue, digne d'un cirque ambulante, et puis, au fil des jours, on n'y avait plus fait attention. On s'habitue à tout, et le monde tourne.

La peau bistrée de son visage donnait sans cesse l'impression qu'il souffrait d'un mal hépatique, et la fine moustache, d'un noir de suie, ourlant sa lèvre supérieure, accentuait le sentiment d'inquiétude et de tragique qui émanait de sa personne. Il était un peu plus jeune que son Adjoint, par bien des points plus intelligent aussi, mais dans

l'univers des hommes, il n'est pas certain que cela soit une qualité.

Nourio, qui examinait le corps de la victime avec attention, sans se soucier de la nuit ni du gel, avait le grade de Capitaine. C'est en tout cas ce qui était marqué sur les papiers qu'il avait présentés à qui voulait les voir à son arrivée cinq années plus tôt. Dès qu'il avait ouvert la bouche, on s'était rendu compte qu'il venait d'ailleurs, car certains mots qu'il employait et la mélodie sur laquelle il les faisait courir n'étaient pas d'ici. Il connaissait assez bien notre langue, mais ce n'était pas la sienne à l'évidence.

Lorsque l'Administration impériale l'avait affecté chez nous, il avait été regardé et écouté comme une chose curieuse. Souvent on lui avait fait répéter ses propos pour être sûr de bien l'avoir entendu. Ce n'était jamais pour l'agacer ni pour s'en moquer : on le comprenait mal. Puis le temps forma les oreilles, accoutuma les yeux, et mit aussi dans sa bouche des intonations du pays. On

le respectait car il savait tenir sa place et sa fonction, même si on ne l'aimait pas, car on n'aime jamais tout à fait ce qui est différent de nous et vient d'ailleurs.

Avec son teint sombre, on aurait pu le croire d'ascendance turque, mais d'aucuns affirmaient qu'il était né à Trieste, d'autres à Salonique, et d'autres encore qu'il venait de la vallée de l'Inn, dans la province du Tyrol. Au vrai, on n'en savait rien. De la même façon qu'on ignorait s'il était musulman ou chrétien, car on ne l'avait jamais vu se rendre à l'église ou à la mosquée.

Baraj, l'Adjoint, était quant à lui du pays. Il suffit ici de faire s'écrouler un muret pour qu'il en sorte des Baraj par cohortes, et cela depuis la nuit des temps, à croire que toute la région se résume à eux seuls. Pour distinguer les rejetons de la même lignée, on leur affecte un nom de lieu, ou le prénom du père ou celui de la mère : *Baraj des Prés*, *Baraj à la Mare*, *Baraj de Ludi*, *Baraj à la Sevia*, *Baraj du Marais*, *Baraj du Bois Powo*.

Le nom des hommes forme le nom des lieux, et souvent les étrangers de passage parlent du *Pays Baraj*, ou bien encore du *Pays d'hiver*, car cette saison chez nous ne paraît jamais finir. Dans certaines sphères politiques de la capitale de l'Empire, il n'est pas rare aussi de désigner notre contrée comme la *Province perdue*, et l'expression dans son ambiguïté témoigne tout à la fois de notre position aux marches de l'Empire et du destin qui semble être celui de notre terre.

L'Adjoint était apparenté aux *Baraj de la Krajna*, mais en cousin au troisième degré seulement. Ceux-ci, mi-bêtes mi-hommes, l'avaient recueilli après la mort de ses parents et de ses trois frères et sœurs lors du Grand Hiver de 1872 et l'avaient élevé dans l'étable à coups de trique et de soupe de raves.

Réduit à une existence sommaire, sans égards et sans tendresse, il ne s'en était pas plaint. On ne le vit jamais pleurer. Les

gifles du Maître d'école qui ne supportait ni son air stupide ni sa placidité lui parurent plus tard des caresses et la salle de classe, un palais.

Il fut un élève faible mais il apprit à lire et à écrire, à compter, à déchiffrer les cartes topographiques. Cela devint d'ailleurs sa passion. Il pouvait sans se lasser passer des heures à faire courir ses gros doigts sur les liserés beiges ou bleutés qui figuraient des collines et des rivières, les masses sombrement verdâtres des forêts, les pointillés gris des antiques chemins, les sinuosités de dentelle des courbes de niveau.

Baraj n'avait pas pris femme et vivait avec ses deux chiens roux aux yeux piquetés d'or, de forts bâtards à l'allure noble qui tenaient tout à la fois du braque et du rouge de Bavière, et qui étaient aussi silencieux que lui. Les deux chiens formaient une paire inséparable. Si bien que Baraj ne leur avait pas donné un nom à chacun, mais les appelait *Mes Beaux*.

Lorsqu'il s'adressait au Policier il disait *Maître*, plus rarement *Capitaine*, et c'était cocasse de voir ce grand ruminant dire *Maître* à la petite chose nerveuse et mal montée qu'était le Policier. Mais, malgré son physique de rongeur cabossé, Nourio exerçait une autorité puissante sur celui à qui il s'adressait, et souvent ceux qu'il questionnait ou saluait dans les rues baissaient la tête en signe de gêne et de soumission.

Nourio avait une femme et quatre enfants en très bas âge, des créatures roses, souillées et bavotantes, qui se suivaient espacés d'à peine plus d'une année. Sa femme avait un visage doux et blond, échappé de certaines peintures d'église ou de lointains musées, de gros seins piriformes, veinés de bleu et toujours tendus de lait, et des yeux d'un gris très clair, couleur de cendre et d'eau.

On ne connaissait pas son prénom. Elle semblait toujours éreintée et ne quittait guère sa maison. Au moment du crime, on